

Belinda
Cannone

Le don
du passeur

Stock



Belinda Cannone



© Philippe Matsas

Belinda Cannone est romancière et essayiste.

Elle a publié six romans (le dernier, *Entre les bruits*, aux éditions de L'Olivier) et plusieurs essais dont *L'Écriture du désir* (Prix de l'essai de l'Académie Française, 2001), *Le Sentiment d'imposture* (Grand Prix de l'essai de la Société des Gens de Lettres 2005), *La bêtise s'améliore* (Stock, 2007) et *La Tentation de Pénélope* (Stock, 2010). Son dernier ouvrage, *La Chair du temps*, a paru en 2012 chez Stock.

Résumé :

« Ce que nous recueillons de nos parents, ce sont leurs affects, vivante et palpitante matière transmise à leur insu et au nôtre, irrémédiablement. J'ai essayé ici de saisir ce qui m'avait été transmis, cet héritage d'idées-affects que je m'efforce de transmettre à mon tour par ma littérature. »

Le don du passeur est un livre singulier, inhabituel, très élaboré sous une apparente simplicité. Ni essai ni récit, il est le magnifique portrait d'un père disparu.

EAN : 9782234074712 - EAN (Version numérique) : 9782234074590

Stock

Belinda Cannone

Le don du passeur

Stock

Le monde entier est et demeure une énigme pour lui. Un secret mystique. Une entreprise hors de sa portée et à laquelle il voue, avec sa touchante naïveté, la plus haute estime...

Milena Jesenská,
lettre à Max Brod à propos de Kafka

Comme je rapportais à ma mère ce qu'il nous avait dit – qu'elle l'avait choisi parce que cet été-là les autres jeunes hommes étaient en vacances –, elle a éclaté de rire et nous a assuré qu'elle l'avait aimé parce qu'il était le plus séduisant.

Il était de ceux qui croient ne devoir leurs rares victoires qu'à l'absence de concurrents.

Ainsi, je naquis.

Il était beau, très. Mais aucune photo où il sourie. Son visage irradie la mélancolie. Ou l'inquiétude. Les deux. J'ai remarqué que souvent les gens trouvent leurs parents beaux sur les photos, peut-être simplement parce que, la distance temporelle leur permettant de les voir comme des étrangers, ils sont étonnés de les découvrir si

frais – dotés de cette beauté ordinaire de la jeunesse. Il me semble cependant que celui-ci, avec son air de James Dean brun, son corps souple et ses traits délicats – nez fin, grand front, bouche ourlée –, l’était vraiment. Mais c’est un détail.

Quel genre d’humain fut-il ? Cette anecdote, entre dix autres, pour donner la tonalité de sa vie et justifier mon entreprise. Pendant quelques années, à Toulouse, il a vécu seul. Seul, c’est-à-dire sans garde-fou. Un jour il a recueilli, par pitié, un jeune type, ex-légionnaire à la dérive qui s’apprêtait à passer la nuit au Jardin des plantes, pour lequel, durant quelques mois, il a payé jusqu’aux cigarettes. Il évoquait avec effroi les propos racistes du soldat et les ratonnades dont il se vantait et auxquelles, s’inquiétait mon père, il est probable qu’il se livrait encore à l’époque où il l’hébergeait. La haine et la compassion sous le même toit – on n’aurait pu trouver duo plus mal apparié. Cela nous rendait furieux : pourquoi aider quelqu’un de si épouvantable et sans doute dangereux ? Je ne me rappelle pas le détail de sa réponse. Mais je sais pourquoi. Parce que le jeune homme était seul, qu’il était démuné, qu’on ne peut pas abandonner quelqu’un de si misérable, que, puisqu’il l’avait rencontré, un parmi des milliers mais ainsi en avait décidé le hasard qui l’avait placé

sur sa route, c'était celui-ci qu'il aidait. Pas un mot à propos d'une quelconque tâche, mission ou obligation. Il ne tenait jamais aucun discours moral sur ce qu'il faisait. Ce n'était ni la première ni la dernière fois qu'il aiderait quelqu'un. Autant que faire se peut : il était lui-même si démuné.

Je crois que je vais souvent écrire « peut-être », et aussi mêler le Je et le Nous (les quatre enfants). Dans une fratrie, aucun n'a exactement le même père, mais mes frères et ma sœur reconnaîtront le nôtre. Ils sont heureux que j'écrive ce livre, ils disent (ma mère aussi), sans plus de précisions, que « c'est bien » – et sans nous l'être expliqué, nous nous entendons parfaitement sur la nature de ce *bien*. Nous pensons qu'il s'agit de « rendre » quelque chose, comme on dit à la fois rendre un paysage, rendre hommage, rendre justice et restituer.

Je sais que je vais, comme à l'instant, pleurer souvent en écrivant. Il faudra tâcher de dire pourquoi, car ce n'est ni sentimentalisme, ni nostalgie, ni regret, ni manque, et parce que ce fut de me trouver, malgré mon naturel plutôt gai, si constamment en pleurs lorsque j'évoquais ce drôle de bonhomme, que j'ai pensé écrire ce livre. Ce bonhomme qui m'a aussi légué la joie, le désir d'intensité et la passion de vivre.

Je n'ai pas l'intention de parler de moi. Il se trouve que cet homme a été mon père, c'est pourquoi je le connais si bien ; mais, hormis ce hasard qui m'a fait être (naître) son observatrice privilégiée, je n'ai ni raison ni envie d'apparaître dans ce livre. Cependant, je n'ignore pas que cette distance sera quelquefois abolie : si j'écris sur cet homme, c'est qu'il m'a faite écrivain. Une voix peut s'élever pour parler de lui parce qu'il est l'auteur de cette voix. Alors comment ne pas évoquer l'écrivain en question, au passage ?

M'y voici donc. Avant d'oser ce livre-ci, dont le désir m'est venu en octobre 2009, trois ans après sa mort, j'ai intercalé un petit essai dont la rédaction fut délicieuse (*Le Baiser peut-être*), comme un pas de danse pour retarder le rendez-vous. Puis, alors que je venais à peine d'entamer ce portrait, en janvier, s'est interposé un événement dramatique qui m'a obligée à l'interrompre le 7 mars 2011 : j'ai découvert, retournant dans ma maison des champs après une absence de quatre jours, qu'on y était entré et qu'on m'avait cambriolée, emportant deux malles qui contenaient toute ma mémoire (journaux, correspondance, photos). Cette perte considérable, et si étrange – survenant au moment même où je commençais à me plonger mentalement dans le passé –, m'a obligée à écrire dans l'urgence un

« journal extime », *La Chair du temps*, pour en faire le deuil. Quinze mois ont passé avant que je reprenne ce livre-ci. Dans l'intervalle, j'ai commencé un *Petit Éloge du désir* (je me déssole que le titre de la collection me contraigne à minorer un si grand sujet), livre qui est sans doute devenu, à ce moment de ma vie, d'autant plus nécessaire que ce voyage auprès de mon père s'accomplit malgré tout sous le signe de Thanatos et qu'il faut donc rééquilibrer le cours de mes pensées par l'inspiration d'Éros. Je rendrai les deux livres en même temps, le 1^{er} mars 2013.

M'y voici. Bonjour mon père qui vis à présent au sommet des hautes futaies (je m'adresse à toi chaque fois que je traverse une forêt), je me présente, avec mes mots, devant ce que tu fus. Pourquoi en faire état ? À l'orée du livre, je ne le sais pas encore très bien. Pour l'instant, disons, dans une image : parce que tu fus une fleur sauvage poussée sur le terreau de l'humanisme, et que je me suis toujours crue la modeste héritière qui ferait de cette fleur une plante civilisée (enfin transmissible, partageable, reproductible). Hommage de la variété horticole à la sauvageonne originelle.

1

La chambre

Mon père a rempli des dizaines de carnets. Lorsqu'il est mort (aplasié médullaire idiosyncrasique – une de ces maladies rares dont on ignore l'origine et qu'on ne sait soigner), nous avons dû vider sa chambre et nous y avons trouvé le premier carnet : 1957, il avait dix-neuf ans. Et aussi les tout derniers : parmi eux, l'un dont je n'ai lu que quelques mots où il racontait ses émois amoureux – il était épris d'une jeune fille qui s'occupait de la maison –, et d'autres dont il a couvert des pages entières du même mot, ou de la même phrase. Exercices d'écriture. La sienne était belle, par profession : il avait été dessinateur industriel, avant que les ordinateurs remplissent cette tâche. Je ne devine pas la raison de ces pages absurdes. Pour ne pas « perdre

la main », malgré la maladie ? Par désœuvrement ? Elles ont quelque chose d'atroce qui m'a rappelé *Shining*, de Kubrick : un écrivain parti chercher l'inspiration dans un hôtel isolé où rôdent meurtre et folie donne l'impression de travailler chaque jour – cliquetis de la machine à écrire – jusqu'à ce que, par-dessus son épaule, le spectateur finisse par découvrir avec horreur des dizaines de pages où se répètent inlassablement les mêmes mots.

Il tenait le journal permanent de ses pensées parce qu'il voulait retenir certaines idées, certaines intuitions, mais surtout parce qu'il avait constamment besoin de revenir sur ce qu'il vivait. Et s'il avait besoin d'y revenir, c'est qu'il était si absolument mal organisé pour survivre que tout devait être repensé, analysé, clarifié, pour être supporté, ou rédimé. J'ai rencontré peu d'êtres aussi inadaptés à la vie en société. Aucun, même, à ce point.

J'ai été frappée de découvrir, ces dernières années, combien d'écrivains avaient eu des pères à carnets. Par exemple, récemment, Orhan Pamuk a évoqué, dans son discours de réception du Nobel, les nombreux cahiers que contenait une valise léguée par son père. Il faut un tel désir pour devenir écrivain, la tâche est à certains égards si ingrate et si folle car peut-être

si vaine, les bénéfiques si aléatoires au regard des mises, que s'obstiner à l'accomplir ne peut résulter que d'un étrange et très brûlant désir. D'où venu ? Peut-être quelquefois de ces carnets dédaignés par le monde, dont a symboliquement hérité l'enfant et qu'à sa façon il réécrira pour parvenir à les mettre en circulation. Réparation, ou exaucement du désir transmis, ou les deux. Je parle des pères : dans une société plus égalitaire, comme elle le devient, les mères aussi légueront de ces valises... Les carnets de mon père ont sans doute fixé ma destinée.

Dans cette ultime chambre que nous avons vidée, avec quelle ferveur et quel recueillement, outre les carnets, trois sortes d'objets abondaient : la correspondance, les livres et les cadeaux. S'y trouvaient aussi divers papiers officiels, dont les papiers d'identité. Avec ceux-ci la mort se manifestait dans son impudeur : si précieux durant l'existence, ils avaient soudain perdu toute valeur, hormis celle du souvenir. La carte d'identité ne servirait plus à rien : son nouveau statut de pape-rolle indiquait qu'il était mort, pour la société comme pour nous.

Des cadeaux, donc. La chambre en était pleine. Ce n'est pas là détail mais façon d'être au monde. Il y avait les bijoux fantaisie (« Si jolis et peu chers, s'inquiétait-il, mais combien

paie-t-on ceux qui les fabriquent ? »), sans doute en grande partie destinés à Aurore, cette jeune fille vaguement aguicheuse (peut-être, pour ce que j'en comprenais quand il m'en parlait) dont il était amoureux. D'ailleurs – et maintenant je ne sais plus s'il l'avait dit à l'un d'entre nous ou si cela nous a paru évident –, nous avons donné les bijoux à Aurore.

Hier, j'avais écrit en note, pour « Aurore » : *Ce prénom. À présent il fait lever dans mon esprit non la promesse du jour neuf, mais une heure conclusive.* Ce n'était pas entièrement juste. En Aurore se promettait bien l'aube nouvelle. Dans les dernières pages de l'ultime carnet, il écrivait qu'enfin il sentait qu'elle allait se rendre (je n'en crois rien), et ses mots vibraient de cette joyeuse imminence. Ici, oui, je dois ajouter à l'anecdote liminaire à propos du légionnaire ce complément capital : au creux de la déchéance de la maladie et de la mort proche, à soixante-neuf ans, il était follement amoureux. Mon père était homme à s'éprendre, la veille de sa disparition, avec la fougue et la naïveté d'un jeune homme. Ce fut la découverte la plus illuminante de cette journée dans sa chambre : la puissance intacte de sa réserve de désir. Ainsi il avait été pleinement vivant jusqu'au bout, il avait connu jusqu'à la fin cette joie très particulière que procure le

désir – la vie haute, dis-je –, et encore : c'est de ce bois que nous étions faits, nous, ses enfants.

Outre les bijoux, les cadeaux étaient de toutes espèces. Des objets qu'on pouvait dire de décoration parce qu'on n'aurait su leur imaginer d'autre usage, et des objets *utiles*, mais de cette sorte d'utilité qui ne se vérifie jamais, comme ces bizarres instruments de mesure ou de pesée, certainement parfaits dans quelque laboratoire très spécialisé mais de nulle fonction chez soi, ou encore comme les cale-portes en bois dont on voit bien l'intérêt et que pourtant – j'en ai pris deux – on n'utilise jamais (faute de portes assez instables sans doute – mais je réalise, avec six ans de retard, que, oui, ils sont très utiles : mon père avait dû songer à ses enfants habitant la venteuse Marseille). Les cadeaux formaient une liste fantasque – une salamandre en bois et même plusieurs, dans d'autres matériaux, je ne sais plus qui de nous les aimait (je pourrais vérifier ces informations auprès de mes frères et sœur, mais cela a-t-il une importance ?), un moulin à prières tibétain, une lampe de mineur et une autre, en cuivre, qui devait être montée sur un véhicule ancien, des lunettes de différentes formes, de soleil, de presbyte et en verre blanc, des gants pour brosser les chats à poil long – j'en ai eu –, pour boxer et pour attraper les huîtres, des cannes, des peluches, voilà, j'ai

oublié, je savais que j'aurais dû les inventorier parce qu'à l'époque la liste m'en charmait mais elle est impossible à reconstituer –, s'y trouvaient encore une arme de collection, certainement pour le mari de ma mère qui les aimait (c'était comme un jeu d'essayer de deviner à qui il destinait chaque objet), un doigtier en caoutchouc pour tourner les pages sans humecter l'index (utile et hygiénique !), une statue mexicaine en terre colorée représentant un couple étroitement enlacé (j'imagine qu'il l'avait achetée à la fois pour soutenir l'artiste pauvre, pour ne pas dépiter le vendeur qui avait dû s'épuiser en humiliants efforts de persuasion, et par amour de l'amour), un sabre japonais dans son coffret (aucun lecteur ne peut deviner cela, mais j'ajoute les objets au fil des jours d'écriture, à mesure qu'ils me reviennent, sans trop savoir quand je poserai un point et non plus une virgule), des tampons et des encreurs de plusieurs couleurs qui servaient notamment d'ex-libris pour les livres offerts à mes neveux, des loupes,

Cadeaux en stock. Il était homme à aimer la fantaisie – me reviennent instantanément sa mimique et les sonorités de son rire de malice quand il exhibait un objet drolatique ou rare, et je me rappelle sa commande insistante, une fois que j'allai en Floride : trouver une de ces

plaques où l'on invite à se méfier des crocodiles, qu'il voulait offrir à quelqu'un pour sa piscine. Mais il était surtout homme à se délecter à la perspective de faire plaisir. Je l'ai vu toute sa vie faire des cadeaux et j'assure qu'il en retirait bien peu de bénéfice personnel : il donnait comme le font parfois les enfants, sans arrière-pensée, dans un pur élan, et ne retenait du remerciement que l'assurance d'avoir fait mouche. (Souvenir déterminant collatéral, très bouleversant : ma sœur, toute petite, sourire lumineux, partageant un gâteau [son goûter ?] avec nous. Cette image lui étant attachée à jamais, je m'efforce depuis lors de lui rendre ce don inaugural. Et j'ai l'impression qu'elle était ainsi car il était ainsi.)

Il est assez délicat de raconter cela, cette générosité, et tant d'autres choses qui vont suivre : mon père est plus proche d'un personnage romanesque que de quelque personne réelle – de là d'ailleurs son « inadéquation » fondamentale. C'est pourquoi je ne choisis pas d'écrire un roman (outre qu'il traverse de toute façon chacun des miens depuis l'origine) : ce qui est intéressant, c'est qu'il ait *vraiment existé*. Depuis qu'il est mort, j'en parle quelquefois à des gens qui ne l'ont pas connu, et ce faisant je vérifie son étonnante étrangeté, et sa beauté. Du reste, le roman qu'il faudrait écrire l'a déjà plus ou moins

été : depuis que j'ai commencé la rédaction de ce livre, je relis *L'Idiot*, de Dostoïevski.

Dans la chambre que nous vidions, les livres les plus nombreux étaient ceux pour enfants. Il en achetait en double des quantités considérables qu'il offrait à ses deux séries de petits-enfants. La tâche de les sélectionner l'a occupé plusieurs années pendant lesquelles il se rendait quotidiennement à la librairie Ombres blanches. Je me rappelle notre sentiment mitigé : contents qu'il constitue ces belles bibliothèques pour nos fils et neveux, mais regrettant aussi qu'il succombe à son démon familier, l'addiction, en y consacrant une fortune. Lorsqu'il se prenait d'intérêt pour quelque chose, il ne savait pas résister à l'accumulation. Par exemple, pendant un temps, il nous offrait souvent des gravures et tableautins – fleurs anciennes, scènes quotidiennes anglaises, chats, etc., et je défie les Toulousains les plus amoureux de leur ville de produire autant de représentations des ponts de Toulouse que moi.

Le critère qui commandait le choix des livres était la qualité des illustrations. Il s'offusquait qu'on puisse mettre sous les yeux des enfants des dessins médiocres et tenait à former le goût des siens. Quelques mois après sa mort, je suis allée pour une signature chez Ombres blanches et

j'ai parlé de lui aux libraires. Ils se le rappelaient parfaitement, s'étonnaient d'ailleurs de ne plus le voir depuis quelque temps et n'avaient jamais fait le rapprochement entre nos deux noms. Ils le connaissaient d'autant mieux que non seulement il hantait le rayon jeunesse, mais il venait presque toujours aux rencontres d'écrivains, en estafette, je crois, pour me fournir le compte rendu des performances de mes collègues, qui pouvait m'être utile, pensait-il. Quand Ombres blanches m'a invitée pour la première fois, il venait de mourir.

Dans la chambre, j'ai retrouvé plusieurs de ces livres signés, car il achetait toujours l'ouvrage que l'auteur présentait : il n'aurait jamais supporté qu'un écrivain venu parler ne signe pas *assez* et reparte déconfit ou frustré. Il prenait le livre sans forcément l'intention de le lire, par *soutien*. J'aurai à revenir souvent sur ce que je viens de qualifier de soutien : dans toute situation, il se préoccupait excessivement des émotions des personnes présentes, inquiet à l'idée que quelqu'un pût se sentir négligé, mal à l'aise ou blessé. En cela nous le trouvions épuisant, de cette fatigue psychique qu'il nous transmettait en n'étant, dans une assemblée, jamais tranquille, jamais paisiblement installé en lui-même, mais au contraire toutes antennes dehors pour surveiller l'humeur des uns et des autres. J'en ai

gardé le souci maniaque de donner la parole ou mon attention à qui se tait dans un groupe, de crainte que le silencieux ne se sente malheureux ou délaissé. Je ne cesse d'ailleurs de m'étonner en découvrant à quel point moi, si différente de lui (ai-je longtemps cru), ai fini par lui ressembler dans bien de mes réflexes. Je dois ajouter que pendant mes premières années de fréquentation du milieu littéraire, j'étais tout à fait muette dès que la compagnie m'impressionnait, et je sais ce qu'est le plomb de son propre silence.

Retrouver des dédicaces d'auteurs que je connaissais, parfois personnellement, à mon père qu'ils ignoraient être mon père, fut une expérience un peu bizarre, comme la rencontre inopinée de deux mondes jusqu'alors étrangers. L'étrangeté venait aussi de ce que ces traces des autres écrivains, manuscrites et en cela si intimes, chargées du poids du réel charnel, me projetaient imaginativement dans cette situation familière, la signature, où mon père devenait un inconnu, un de ces inconnus sympathiques qui viennent vous voir avec leur exemplaire, pour échanger un sourire et quelques paroles...

Au moment de quitter Ombres blanches, le libraire, Christian Thorel, me dit : « Sachez que dorénavant vous êtes ici chez vous. » J'en fus infiniment touchée.

Des cadeaux, hors quelques bricoles (comme les cale-portes), je n'ai rien voulu emporter, pour la raison que j'avais déjà tant reçu qu'il m'eût paru indécent d'avoir plus. Bien que mon héritage fût d'espèce immatérielle, j'étais fille aux mains pleines. Ce que j'essaie de rendre.

Photos, carnets, papiers ont été remis au plus âgé de mes frères, en garde. Ma sœur a pris, en guise de souvenir pour son fils aîné, le chapeau emblématique, en tissu écossais, à l'arrière duquel mon père avait fixé une pince à papier et un fil de pêche terminé par une autre pince qu'il accrochait au col de son manteau : en cas de vent, il ne risquait pas de s'envoler. J'ai affublé de ce couvre-chef un de mes personnages, que j'avais créé à sa ressemblance : un élément parmi les dizaines que j'ai mis en scène, comme par exemple l'une de ses expressions (« Nom d'un p'tit bonhomme »), de ses lubies (les volets manquant aux fenêtres parisiennes), ou son prénom – mais soit en le transposant dans sa version arabe, Youssef, puisqu'il était né en Tunisie, soit en en changeant deux consonnes, Jodel. Du reste, aucun livre où il ne soit présent, mais toujours métonymiquement, dans des références secrètes que n'entendent que ses très proches, ou moi seule. Ce chapeau, parmi tous ses effets personnels, nous paraissait le plus typique, un peu ridicule, ou comique, ou peut-être pas tant,

nonobstant les pincés. Mais il n'avait pas peur du ridicule – je crois même qu'il considérait sa résistance au sentiment du ridicule comme une force, celle de sa conviction et de sa singularité opposées au conformisme général.